

## Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 53, numéro 2, 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1104446ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1104446ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1985). Pages de journal. *Assurances*, 53(2), 265–276.  
<https://doi.org/10.7202/1104446ar>

## Pages de journal

par

Gérard Parizeau

1<sup>er</sup> février 1982

À un propriétaire foncier, on demande : « Dans la forêt, qu'est-ce que vous entendez ? » « Le silence », répond-il. Je ne crois pas que ce soit exact. Rien est moins silencieux que la forêt pour celui qui veut bien écouter. C'est l'opinion d'ailleurs de Maurice Génevois qui a écrit dans *Un jour* : « Le silence même et sa sérénité, l'essor brusque d'un ramier dans les cîmes, le déboulé hors d'un roncier, le saut rebondissant d'un écureuil dans la perspective de l'allée se mêlaient merveilleusement à ce silence et à sa paix ». Comme on est loin des bruits de la ville !

265



Que penser de cette musique de Yannis Xénakis qu'on nous faisait entendre au Musée d'art contemporain,<sup>(1)</sup> avec ces disques faits, au point de départ, avec un dessin ? Transmis à l'*Upic*, puis à l'ordinateur qui, ce jour-là, suivait les courbes et les indications qu'on lui soumettait, tout en donnant des sonorités allant du meuglement du taureau à des bruits informes et à des sifflements rappelant ceux d'un appareil de télévision mal réglé.

Tout le monde peut composer avec cette installation, ai-je cru comprendre de M. Yannis Xénakis. Ce serait bien extraordinaire, car si la plupart des gens peuvent écrire, bien peu peuvent faire oeuvre d'imagination. On consacre dix-sept concerts à la musique contemporaine sous la direction du professeur J.A. Marie et de M. Xénakis. Je vais assister à quelques-uns d'entre eux pour me rendre compte plus exactement.



---

(1) Quai des États-Unis, à Nice.

Nos amis Valiquette sont partis de Montréal, avec cinq heures de retard, au cours d'une tempête. Arrivés à Roissy, ils durent attendre plusieurs heures avant de repartir pour Nice. Ils sont arrivés vers huit heures le lendemain. Quel voyage épuisant ! Si la compagnie Wardair réalise son projet de Montréal/Paris/Nice dans un même avion, cela ne réglera pas le problème du départ, mais celui de la longue attente à Paris. Y aura-t-il assez de passagers pour justifier le périple ? Pour que le voyage soit rentable, il faudrait que Wardair puisse accepter des voyageurs de Montréal de Paris et, sur place, des passagers de Paris à Nice. Notre délégué général, M. Yves Michaud, est venu de Paris à Nice pour essayer de faciliter la mise en place du projet. Qu'en adviendra-t-il ? C'est à suivre car, pour avoir la même chose, il faut aller à New-York, dédouaner ses bagages — ce qui n'a rien d'agréable, et changer d'aéroport.



Dans ce film que nous avons vu sur la remontée du Rhin, j'ai aimé la partie consacrée aux sources, à la poussée de l'eau à travers la montagne, puis à la naissance du fleuve qui devient navigable après avoir atteint la basse Suisse et Strasbourg.

J'ai aimé également la partie que l'on appelle, je crois, le Rhin romantique, que Germaine et moi avons parcouru, il y a plusieurs années après un voyage à Cologne, où nous avait reçus la direction de la Cologne Re, à l'époque où je parcourais l'Europe pour donner confiance en cette équipe dirigée par celui qu'on appelait à Toronto *the red menace*, à cause de la couleur de ses cheveux et de son dynamisme.



Toute la semaine, on nous a parlé à la télévision de communisme, de nationalisation et de sport. Le petit écran a abondamment servi Georges Marchais, comme je l'ai noté. Il a ouvert le congrès de son parti dans un discours de plusieurs heures. Et depuis, il reprend ses idées principales, une fois ou deux par jour, avec son arrogance ordinaire. On sent que les quatre ministres communistes du cabinet exercent leur influence pour qu'on donne au parti l'accueil le plus généreux possible. Qu'on doit être embarrassé parfois, cependant, quand Georges Marchais et le parti approuvent l'attitude du gouvernement de la Pologne, tandis que le président Mitterrand blâme le

régime d'agir comme il le fait. Les uns suivent la Russie et l'appui qu'elle donne à Varsovie et les autres se rangent du côté de Washington et de ses satellites.

Dans le domaine du travail, la trêve est rompue fréquemment : des grèves recommencent sur l'application des trente-neuf heures, des cinq semaines de congés payés ou d'autres détails pris pour acquis, mais dont l'application n'est pas facile.

Au moment où on se plaint amèrement de la concurrence du Japon en particulier, on ne trouve, pour lutter contre des prix inférieurs, que travailler moins et allonger les congés. C'est lamentable.

267



Je reprends la lecture des *Mémoires d'outre-tombe* de Châteaubriand. Il va falloir m'habituer à nouveau aux exagérations de l'auteur. Dès le début, il s'écrit : « J'étais presque mort quand je vins au monde. Le mouvement des vagues, soulevées par une bourrasque annonçait l'équinoxe d'automne, empêchait d'entendre mes cris : on m'a souvent conté ces détails ; leur tristesse ne s'est pas effacée de ma mémoire. Il n'y a pas de jour où, rêvant à ce que j'ai été, je ne revois en pensée le rocher sur lequel je suis né, la chambre où ma mère m'infligea la vie. . . Je n'avais vécu que quelques heures et la pesanteur du temps était déjà marquée sur mon front. . . » Et il poursuit : « En sortant du sein de ma mère, je subis mon premier exil. . . » À côté de cela, on trouve dans les mémoires des raccourcis extraordinaires. Ainsi : « . . mon père était la terreur des domestiques, ma mère le fléau ».

Germaine, à qui je lis ces extraits, me dit avec son bon sens ordinaire : « Comment se fait-il qu'on se pâme d'aise devant un pareil style et la pensée qu'il exprime ? » Je lui rappelle que c'était la manière de penser et d'écrire, à une époque où l'exagération était la règle d'un romantisme naissant.



Je vais continuer ma lecture sans m'arrêter à des détails. Je voudrais surtout voir ce que Châteaubriand a dit de l'Amérique, un quart de siècle avant qu'Alexis de Tocqueville n'y vienne avec son ami de Beaumont, pour étudier sur place cette démocratie améri-

caine dont on parlait avec tant d'éloges en France, après qu'on l'eût rejetée avec tant de fracas.



268 Michel Roy a consacré un article au dernier livre de Solange Chaput-Rolland, *L'unité et la réalité*. Je l'achèterai à mon retour au Canada, car ce qu'il en dit confirme ce que je pense de l'auteur, avec qui Germaine et moi avons été très liés, à Sainte-Adèle, à l'époque du centre d'art dirigé par Pauline Rochon. Ce que Solange accepte, elle le fait bien, même si elle a parfois quelque chose derrière la tête en agissant ainsi.

Michel Roy termine son analyse en notant cette pensée de l'auteur : « Je me demande ce qu'il adviendra de cet admirable peuple québécois qui fut au point de départ de l'Acte de 1867, mais qui ne paraît pas devoir être présent au point d'arrivée ».

La phrase est jolie, mais à mon avis, elle est inexacte. Les Québécois n'ont pas été au point de départ de l'Acte de 1867. Le peuple n'a pas voulu la Confédération. C'est George-Étienne Cartier qui la lui a imposée par le truchement des députés qu'il groupait et à qui il imposait sa volonté. Par ailleurs, le parti libéral était absolument opposé au projet sous la direction d'Antoine-Aimé Dorion, avec l'assentiment de Wilfrid Laurier qui, plus tard, en devint le défenseur.

Il est amusant de voir comme les choses et les gens changent. Longtemps après, certains ont tendance à les présenter comme ils le veulent et non comme ils ont vraiment été.



Que Solange Chaput-Rolland ait été dévouée à son parti et à son chef, on le croit facilement car, une fois décidée, elle agit avec le plus grand dévouement.



Le rapport cours-bénéfices, c'est l'expression que l'on emploie en France pour qualifier le multiple que représente le cours en Bourse d'un titre par rapport aux bénéfices réalisés par l'entreprise. C'est, en anglais, le *earnings/price ratio*.

Assez curieusement, le prix du titre en Bourse ne se fixe pas nécessairement sur ce multiple. Tout dépend du marché. Il est évident, toutefois, qu'un multiple de cinq, c'est-à-dire cinq fois le bénéfice par action, est beaucoup plus attrayant et prometteur que dix ou douze fois. Mais, encore une fois, la cote ne s'établit pas nécessairement à ce niveau, pas plus qu'elle ne tient nécessairement compte de la valeur comptable du titre. Des résultats anticipés, individuellement ou collectivement, la situation monétaire, le taux d'intérêt courant interviennent davantage, comme aussi la tendance générale à la hausse ou à la baisse.

269

Si le rapport en question n'est pas nécessairement le barème de la valeur dans l'immédiat, il doit être pris en considération par celui qui ne *joue* pas, mais achète avec prudence en pensant à l'avenir plutôt qu'à l'immédiat.

La Bourse se comporte bien curieusement. Ainsi, durant les derniers mois, elle a tenu le coup longtemps, malgré les nouvelles médiocres ou mauvaises qui s'accumulaient, puis la cote a commencé de glisser, même pour les meilleurs titres, ceux que l'on appelle les *blue chips*.

### 8 février

J'attends un téléphone de Mme Boissonnault ce soir. Elle doit me donner des nouvelles du numéro d'avril. Avant mon départ, tout était prévu, mais il y avait à faire rentrer certains textes qui, après avoir été promis, n'étaient pas encore là. C'est d'eux que je voudrais avoir des nouvelles. J'aimerais aussi savoir ce qui se passe au bureau. Même si je suis bien loin de nos affaires, je continue de m'y intéresser de très près.



### 9 février

Hier, déjeuner à Pégomas, puis descente par la vallée du Tanne-ron, dont les pans de montagne sont garnis en ce moment de mimosas sauvages ou cultivés. Le spectacle est splendide. J'ai pris quelques photos, mais un peu tard dans l'après-midi. Je crains de ne pas

avoir cet éclat extraordinaire que le mimosa prend au soleil, en ce moment.



Vu sur la chaîne 3 *La grande illusion*, ce film de Jean Renoir qui remonte à 1935, je crois. Il n'a pas vieilli. Jeu des acteurs, dialogue, mise en scène, tout pourrait être d'hier.

270 *La grande illusion* est comme tout film bien fait, solide, honnête, tandis qu'une pièce de boulevard semble d'une autre époque, cinq ans après. Ainsi, les comédies de Sacha Guitry ne passent guère la rampe dès qu'elles ne sont pas jouées par leur auteur qui les avait faites pour lui, il est vrai.

Jean Gabin est vraiment extraordinaire dans son rôle d'officier cabochard, qui veut s'évader envers et contre tout, comme Pierre Fresnay, officier de vieille famille qui accepte de mourir pour permettre à ses compagnons de s'évader. Von Stroheim, dans son rôle d'officier allemand, est non moins remarquable. C'est avec un grand plaisir que l'on revoit ainsi certains films qui n'accusent pas leur âge. Quel bon souvenir j'ai gardé de la *Kermesse Héroïque*, de la *Traversée de Paris* et de *Mrs. Miniver*.



Dans *Le Devoir* du 3 février, Alice proteste, à sa manière, contre le contrat signé par la France avec la Russie pour la construction d'un *pipeline* destiné au transport du gaz naturel en France, à partir de 1985.

On comprend sa réaction au moment où la France signe un contrat avec la Russie et un autre avec l'Algérie, quand on se rend compte de ce que l'U.R.S.S. est capable de faire en Pologne en ce moment, directement ou par voie interposée.

Pour son approvisionnement de gaz, la France sera ainsi coincée entre deux pays communistes, comme je le notais précédemment. Non, disent les socialistes, nous rétablirons l'équilibre avec le gaz liquéfié venant d'Afrique, du Mexique ou d'ailleurs.

Pour moi, le pays se livre pieds et poings liés à ceux qui pourront le menacer de fermer le robinet ou de cesser les envois du jour

au lendemain, malgré la parole donnée, surtout si la guerre est jamais déclarée.



*France Soir* annonce que six cent cinquante mille Français ont un compte dans les banques suisses. À la télévision, le député \*\*\* confirme la chose. C'est l'homme des déclarations fracassantes. Ainsi, il a failli être chassé de la Chambre basse, où il siège comme député, pour avoir affirmé que quatre-vingts pour cent des députés helvétiques étaient corrompus.

271

Que son chiffre soit exact ou non, que dix pour cent des avoirs français soient déposés en Suisse, cela importe peu puisque personne ne connaît les chiffres exacts tant le secret est bien gardé par les banques helvétiques. Mais il n'en reste pas moins que la France a une bonne partie de sa fortune en Suisse. Le montant varie suivant les menaces que les partis au pouvoir profèrent. Mais quels que soient montants ou pourcentage, la situation n'est pas saine, si elle correspond à une menace soit de saisie, soit de taxation excessive. L'abus engendre l'abus. Dans quelle mesure le nouveau gouvernement socialiste réussira-t-il à faire rentrer les fonds et à les taxer ? Ce sera à voir, mais c'est bien douteux.



Les financiers américains ont pris peur, comme en 1976, quand la sociale-démocratie s'était installée dans le Québec sous la bannière du parti québécois. Alors, le premier ministre avait cru bon d'aller expliquer les intentions du régime devant un grand nombre de banquiers réunis à ce dîner donné à New-York. Les avait-il convaincus ? Peut-être pas, mais il avait gardé intact le crédit de la province.

Cette fois, c'est l'*International Herald-Tribune*, journal publié en Suisse et répandu à travers l'Europe, qui a réuni trois cents banquiers et grands hommes d'affaires pour que le parti socialiste français puisse s'expliquer devant eux. « Nous ne sommes pas des martiens, » s'est écrié un des orateurs !

Mais il est certain qu'en nationalisant les grandes entreprises, comme ils veulent le faire, les socialistes français effraient les capitalistes du monde entier, surtout ceux qui ont écouté les propos tenus par Georges Marchais au cours du congrès communiste. Le commu-

nisme est un parti à tendance révolutionnaire, qui n'attend que l'occasion.



272

Au cours de ma marche du soir à Nice, je me suis arrêté chez un agent d'immeuble. Vendez-vous en ce moment assez facilement, lui ai-je demandé ? À peu près pas, m'a-t-il répondu. Il y a le coût élevé de l'hypothèque et surtout le parti au pouvoir qui effraie l'acheteur. Ce serait pour nous sans doute le temps d'acheter un appartement à Nice, mais nous répugnons à nous charger d'obligations nouvelles. Ce n'est pas la perspective d'un profit qui compte à notre âge, autant que la paix de l'esprit, et des engagements réduits au minimum.



Par *Le Devoir* et le *Herald-Tribune*, j'apprends ce qui s'est passé à la dernière réunion des premiers ministres au Canada. Une fois de plus, les provinces se sont heurtées au gouvernement fédéral, qui tient bien en main les cordons de la bourse.

Cessez de suivre nos voisins dans leur course au haut taux d'intérêt, ont dit les gouvernements provinciaux. On semble leur avoir répondu : « Si nous le faisons, nous allons vider le pays des capitaux étrangers qui vont là où ils sont le mieux rémunérés ; le dollar canadien va baisser et les prix à l'importation vont augmenter avec une hausse correspondante. » Comment en sortir ? On ne peut blâmer le gouvernement de raisonner ainsi, même s'il est évident que les hauts taux d'intérêt rendent le commerce, le bâtiment et l'industrie très difficiles à exploiter en ce moment.

D'autant plus que certaines firmes paient le plus mal et le plus tard possible. Pour obtenir de l'intérêt sur les arrérages, il faut, affirmement les avocats, avoir averti le client à l'avance qu'on lui demanderait de l'intérêt s'il ne verse pas la prime dans un temps donné. Or, le client ainsi averti a tendance à aller ailleurs. À cause de cela, certains bureaux portent en ce moment des charges très lourdes et courent le risque de subir des pertes substantielles à la suite de faillites.

Le groupe \*\*\* en Angleterre est un exemple coûteux pour certaines banques. Il était fameux pour ses *charters* et ses transports à bon marché entre l'Amérique et l'Angleterre. Fait chevalier par la Reine et grand ami de Mme Thatcher, le président n'a pu empêcher

ses entreprises de sombrer sous le poids de leurs dettes. Couper les prix est une politique risquée quand on va trop loin et trop longtemps. Tous les autres qui ont peine à joindre les deux bouts ne peuvent pas indéfiniment avoir tort.

Nous avons eu deux exemples de ce genre au Canada, avec la \*\*\* et la \*\*. La première société prenait n'importe quel risque à n'importe quel prix. Elle a contribué à bouleverser le marché des assurances au Canada. Et puis, elle a sombré. Ce sont les grands courtiers de réassurance qui sont venus à la rescousse pour lui permettre de payer ses dettes. Les grands assureurs, comme les sociétés anglaises ou américaines puissantes, se sont refusés à prendre leur part en prétextant que c'était encourager la concurrence déchaînée que de sortir d'une impasse grave celui qui s'y est engagé sans tenir compte de la voie malsaine qu'il a suivie.

273



« L'épreuve de Pologne, écrit André Frossard, est d'autant plus facile à surmonter que l'on est moins Polonais. . . » Pour des gens comme ma belle-fille, l'épreuve est dure. Mais comment peut-on espérer qu'on y apporte une solution avantageuse pour d'autres que pour les communistes, puisque le pays est le lien qui unit la Russie à l'Allemagne de l'est ? Si la voie directe est indispensable en cas de guerre, comment peut-on croire que la Russie laissera les Polonais agir comme ils l'entendent ? Si on les laissait libres d'agir comme ils le désireraient, pourquoi le refuserait-on aux autres pays qui, derrière le rideau de fer, subissent un implacable régime ?

Alice le sait, mais comme pour beaucoup d'autres, elle résiste et espère envers et contre tout.



Germaine et moi irons cet après-midi entendre un ex-doyen de la faculté de droit de Nice nous parler de l'industrie et du régime socialiste en Pologne. Il est évident qu'il ne pourra que nous montrer les désastres que prépare la résistance, qui a recours à cette grève du zèle quand elle ne va pas jusqu'à la grève pure et simple.



la gentillesse jusqu'à en dire du bien dans des lettres personnelles, d'autres n'en ont même pas accusé réception ! Je m'en serais offusqué si l'habitude d'écrire au Canada français n'était pas limitée à bien peu de gens. Si j'écrivais pour les autres, je serais sans doute un peu vexé ; mais je ne dis que ce que je pense et, d'abord, pour mon propre plaisir.



276

Je reviens à mon dernier livre. Ai-je noté déjà qu'il était d'abord destiné à présenter la maison Trestler et ses hôtes ? Puis, j'ai pensé qu'il entrerait dans une étude plus étendue en le consacrant à la seigneurie de Vaudreuil et à ses notables. Ce sera le titre, mais puis-je espérer le vendre avec un sujet aussi peu percutant ? Je ne le crois pas. Peut-être l'éditeur me suggérera-t-il autre chose ? C'est un essai, un récit. Je n'oserais pas le décrire autrement. Essai sociologique, essai sur un milieu au début du dix-neuvième siècle, ai-je dit à Alice et à Isabelle qui m'ont gentiment ri au nez, avec le plus grand manque de respect qui caractérise nos relations ordinaires, fort heureusement. . .



Au colloque «*Sécuricom*», tenu en France au début de mars 1985, on a étudié la question du piratage en orbite, c'est-à-dire des indiscretions que peuvent commettre ceux qui sont à l'écoute d'un satellite. Il y a là une chose impossible à empêcher, puisque le message est livré aux ondes et à qui veut bien l'entendre. Il y a là aussi un exemple des conséquences très curieuses que peut avoir une découverte, quelle qu'en soit la valeur et le bon fonctionnement. C'est un autre exemple des conséquences que la fabrication de nouveaux appareils peut avoir. Il ne justifie pas la mise au rencart, mais simplement l'éveil à une situation nouvelle et à certains risques que, paraît-il, on garantira éventuellement.